

ETC



En breton d'abord, en français ensuite

Loly Darcel, *petite histoire, naturelle, fragile (bis)*, Galerie Le Lieu, Lorient, France. Du 15 septembre au 17 octobre 1999

Géraldine le Bihan

Number 49, March–April–May 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

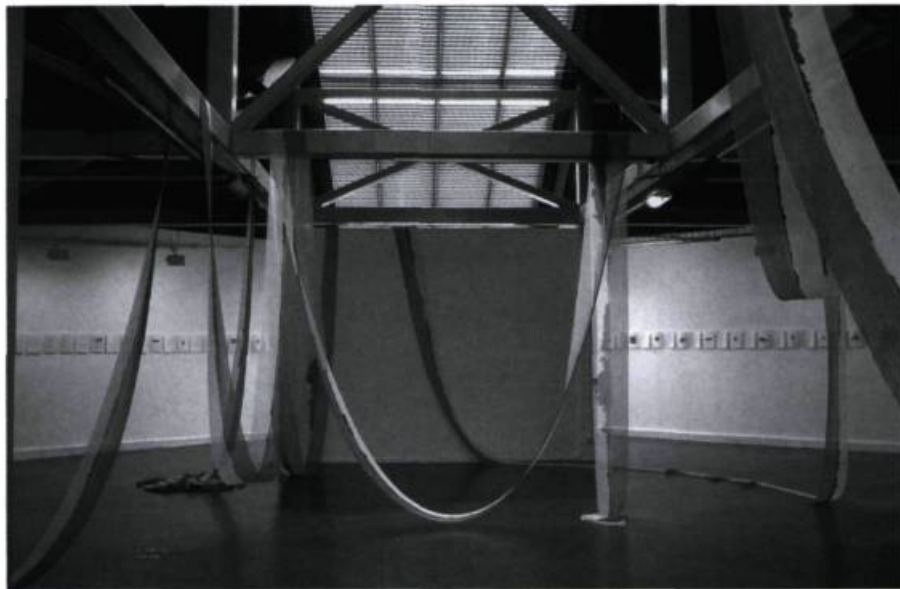
Cite this review

le Bihan, G. (2000). Review of [En breton d'abord, en français ensuite / Loly Darcel, *petite histoire, naturelle, fragile (bis)*, Galerie Le Lieu, Lorient, France. Du 15 septembre au 17 octobre 1999]. *ETC*, (49), 55–58.

LORIENT

EN BRETON D'ABORD, EN FRANÇAIS ENSUITE

Loly Darcel, *petite histoire, naturelle, fragile (bis)*, Galerie Le Lieu, Lorient, France. Du 15 septembre au 17 octobre 1999



Loly Darcel, *Vue d'ensemble de la bande photo*, 1999. 300 m x 30 cm.

A Lorient, sur les murs blancs de la galerie Le Lieu, entre les poutres métalliques, dans une flaque de lait, la « petite histoire » de Loly Darcel se tisse, « naturelle et fragile ».

Le Saint-Laurent tombant l'escalier :

La galerie se trouve en haut d'un escalier. D'ordinaire, donc, les marches accueillent les pieds qui vont voir. En septembre dernier, Loly Darcel faisait tomber du haut de ces marches une bande de tissu sur lequel est sérigraphié un panorama du fleuve Saint-Laurent. Le tissu d'organza fragile et transparent épouse alors les plis et les replis des dernières marches, l'espace s'ouvre et le Fleuve Saint-Laurent continue d'aller. Il dessine devant nous des liens précis et relâchés d'une extrémité à l'autre de la structure métallique du lieu, pointe l'un des murs, se laisse glisser, repart, jusqu'à se poser sur le sol. Et le public, après avoir monté les marches, levé les yeux aux poutres, enjambé le fleuve, regarde au sol. Continuant de s'enrouler sur elle-même, la bande de tissu ne dévoile pas son bord; ici, on dirait que le Saint-Laurent n'a pas de fin...

La petite flaque de lait qui interroge :

Sur le flanc d'un mur, sept petites boîtes lumineuses installées en colonne. Sur la surface supérieure de chacune de ces boîtes, l'image d'un moulage d'oreille dont l'orifice

est rempli de lait. Puis, au sol, dans l'alignement vertical de ces sept oreilles, une flaque de lait renouvelée chaque jour. L'installation a pour titre *La petite voix (de l'ADN)*. À la galerie, les parents interdisent à leurs enfants de « patauger dans la flaque de lait » et les enfants leur répondent : « pourquoi le lait ? »

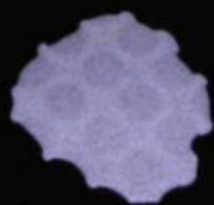
Les pages sur le mur :

Enfin, Loly Darcel pose au mur, une à une, les pages de son livre d'artiste réalisé lors de sa résidence à Lorient en été 1996. De simples épingles maintiennent les feuilles, prêtes à se soulever sous le souffle d'un passage trop pressé. Le rythme est donné. Il s'agit, à partir d'une liste de mots bretons traduits en français, de suivre page après page leurs déclinaisons voulues ou aléatoires en petits textes et en images. « Pensée » devient « sonj », « peut-être » devient « martèze » et les habitants de Lorient lisent parfois à voix haute les mots. Pour certains, on dirait qu'ils se rappellent...

« Se rappeler » dans une galerie d'art...

Lorsque la proposition artistique appelle à la mémoire commune... ici, celle des Bretons émigrant au Québec il y a 300 ans. Une histoire proche de Loly Darcel, puisqu'elle fait écho à celle de ses parents d'origine bretonne venus s'installer au Québec. Loly Darcel y est née, y vit





aujourd'hui tandis que ses parents sont retournés habiter leur terre natale. En déroulant à la galerie Le Lieu cette bande du fleuve Saint-Laurent, Loly Darcel ranime à Lorient le souvenir de toutes ces générations d'émigrés bretons. L'organza qui supporte le long défilement du fleuve laisse passer à travers lui la lumière. Les corps des visiteurs, passant d'un côté à l'autre du fleuve, incarnent en transparence le cours du Saint-Laurent puis, en disparaissant, le laissent aller au flux du jour. Pour l'auteure, à l'image de l'organza, notre mémoire est un support en transparence où les souvenirs prennent corps, où les souvenirs disparaissent.

Ces présences en alternance, ces absences « entre », Loly Darcel les formule encore autrement sur les pages de son livre d'artiste : *an eil had eben* (l'un, l'autre), *etretant* (entre-temps), *keid* (distance)... Le champ dans lequel l'auteur puise ses mots regarde l'envers des départs faciles, le bord des séparations qui ne mettent fin à rien... L'usage de la langue bretonne implique par ailleurs le jeu de la traduction : en breton d'abord, en français ensuite. Par ce choix simple, c'est un autre pan de notre histoire que Loly Darcel évoque dans cette galerie : celui d'une langue régionale dont la pratique n'était plus autorisée dans les écoles de Bretagne il y a trente ans encore. « Il est interdit de parler breton et de cracher par terre » pouvaient lire les enfants sur la cour de récréation. Dans les années 70, de nombreux mouvements en faveur des droits culturels bretons se sont manifestés alors. C'est dans cette dynamique que sont nées les écoles Diwan, proposant aux enfants un apprentissage scolaire en langue bretonne. Depuis, bien que très actives dans le paysage de la culture bretonne, les écoles Diwan restent minoritaires et la majorité des habitants de notre région ne pratiquent pas la langue bretonne. Quelques marques de volonté officielle pour la pratique du bilinguisme s'affichent pourtant publiquement : des panneaux signalétiques de la ville mentionnant des directions en versions française et bretonne par exemple. De tels signes contribuent à maintenir à Lorient la présence latente de cette langue que désormais chaque breton finit par reconnaître comme sa langue « de fond ».

Dans ce contexte, l'usage du breton dans une galerie d'art par la Québécoise Loly Darcel aiguisé sa part d'étrangeté familière. Loin de la démonstration identitaire, il relève plutôt de la visite heureuse. Dans son livre d'artiste, Loly Darcel égraine en breton sa liste de mots français dont la charge poétique, déjà, nous éloigne d'où nous sommes. Puis, dans le sillage de cet éloignement, nous devenons attentifs à la musicalité de leur traduction bretonne, certains d'entre nous guettant le mot qu'ils pourraient reconnaître ou d'autres, sans le savoir, cherchant celui qu'ils aimeraient bien retenir, dans « le fond »...

Si bien que le travail de Loly Darcel nous « rappelle » encore autrement. Cette fois-ci, moins en évoquant un passé commun qu'en suscitant un effort de mise en ordre de ce que nous sommes en train de recueillir, se rappeler ou s'appeler soi, réunir ce que l'on est, ce qui nous relie au monde, là... l'effort est rude : la forme à rassembler est vivante, libre comme cette flaque de lait par terre qui, bien

ronde ce matin, s'étire maintenant lentement sur ce penchant à peine visible du sol.

« Pourquoi le lait ? » demande l'enfant que son père vient d'écarter de la petite flaque blanche. Le dialogue commence. Au mur, les oreilles écoutent ; chacune d'elles est le moulage d'un membre féminin de la famille de Loly Darcel. Les sept oreilles représentent un cycle de sept générations. Le lait qu'elle dépose dans chacune de ces oreilles évoque le lien maternel et nourricier. Les contours de chaque oreille retiennent alors le dessin précis d'une petite voix blanche, une petite voix de mère qui s'inscrit dans le fond. Comme son titre y fait référence, « La petite voix (de l'ADN) » puise dans le registre génétique : la disparition totale des traces d'ADN d'une première génération s'effectue sur un cycle de sept générations successives. Loly Darcel s'attache alors à la parole qui transporte en son creux le passage sous silence. La mémoire orale est une veine par laquelle semble s'écouler les deux courants d'une même histoire qui se relayent dans le temps ; l'un qui laisse s'échapper, l'autre qui retient. Puis, à la fin, lorsque la flaque s'écroule au sol, chacun fait constat d'une perte sans retour. Aussi, nous voici, nous aussi à l'origine, insérés ou bien encore à la clôture d'un cycle de sept générations et « La petite voix (de l'ADN) », nous propose doucement de sonder la provisoire épaisseur de nos mémoires orales avant que, naturellement, elles ne tombent.

Le langage, une réalité liante

Chez Loly Darcel enfin, il semble qu'aux thèmes de mémoire et d'identité s'allie de façon intrinsèque celui du langage. Dans les trois installations qu'elle propose à la galerie Le Lieu, le langage figure d'abord dans les signes linguistiques des écrits en français et en breton. Ensuite, la mise en espace de la bande du Saint-Laurent, au niveau des yeux, reconstitue les conditions d'une lecture linéaire, comme celle de l'écriture. Enfin, l'eau du fleuve, le lait, l'oreille qui écoute sont autant d'éléments faisant référence à la réalité liante et structurante que Loly Darcel retient du langage. Aussi, sans mettre en avant la nature linguistique de l'art, l'artiste partage avec l'approche conceptuelle le champ du langage qu'elle aborde à sa manière. Ne visant pas à réduire la photographie à son strict usage d'énonciation, l'artiste s'ouvre à la dimension sensible et esthétique de l'image. Jouant par exemple des formats sortant de l'ordinaire, de supports textiles et fluides, elle autorise ainsi des lectures plus libres, plus « évoquantes » que strictement « énonçantes ».

À Lorient, en septembre dernier, l'expérience sensible que nous a proposée Loly Darcel fut, le temps d'une visite, de prendre place dans une œuvre complexe, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire « tissée ensemble » comme chacune de nos petites histoires finalement, naturelles et fragiles...

GÉRALDINE LE BIHAN